

Remarques Sur L'Épidémie qui a ravagé
Les provinces occidentales de La France.

1.^e Remarque.

Les Épidémies, au jugement d'un auteur très judicieux, (1) ont un commencement, pendant lequel elles font des progrès continuels, et sont accompagnées de symptômes, qui deviennent tous les jours plus terribles et plus funestes, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à leur comble, alors elles perdent insensiblement de leur violence et de leur malignité.

il doit en être de même des Épidémies qui, comme le même praticien l'a observé des épidémies, (2) doivent vraisemblablement reconnoître pour cause une constitution particulière et inconnue de l'air. les médecins qui ont écrit sur l'Épidémie d'Aquitaine, du haut languedoc &c. ont reconnu, dès l'année 1775. qu'elle commençoit à s'adoucir, et qu'elle étoit moins meurtrière.

La première période de cette maladie, c'est à dire la plus cruelle, la plus furieuse, pendant laquelle les bêtes à cornes étoient enlevées avec une rapidité inconcevable, et presque sans réserve, s'est passée dans l'élection de l'année. tous les moyens que l'on a employés ont paru impuissants contre un fléau, que la nature avoit mis, sans doute, au dessus de toutes les forces et de toute l'industrie des hommes, puis que depuis plus de 60. ans, malgré tous les efforts de l'administration la plus éclairée et la plus active, il n'avoit pas discontinué de parcourir et de ravager l'Europe, et particulièrement

(1). Sydenham. Cap. 2. Sect. 4.

(2). idem. Cap. 2. Sect. 1.

Ce Royaume, se portant tantôt du nord au sud, ou du sud au nord; tantôt de l'Est à l'Ouest de la manière la plus surprenante, & pour ainsi dire la plus Capricieuse.

2.^e Remarque.

il est fort Difficile de concilier les sentiments de plusieurs Savants, qui ont écrit sur l'Épizootie, avec les faits que nous avons observés, pendant que nous éprouvions les trop funestes Effets de ce fléau.

Ces personnes éclairées que le gouvernement avoit choisi pour l'instruire, & dont il a si plainement adopté le système, au lieu de tâcher de Découvrir la cause, ou du moins le Caractere de cette maladie, de manière qu'il ne reste plus de doute à l'avenir, ou sur les moyens d'en arrêter le cours, & d'en prévenir la communication, ou sur l'impossibilité de réussir dans l'un et dans l'autre de ces objets; Ces Savants, dis-je, se sont particulièrement attachés à faire Cesser la maladie, en faisant assommer indistinctement les bêtes malades et Saines.

Dans les premiers temps d'une Épidémie & d'une Épizootie, la première ressource est de consulter les auteurs, qui ont écrit sur cette maladie; Leurs opinions bonnes ou mauvaises deviennent dès lors la règle presque nécessaire de nos sentiments & de notre Conduite. Si à l'avenir on vient à éprouver le même fléau que celui qui nous a affligé, on consultera infailliblement les ouvrages de M.^{rs} de Bourgelat, vic-Daryr, Dufot, Doazan, Montigny &c. Et on agira, sans doute, D'après leurs avis.

3^e. Remarque.

La Ville de Dax a été le théâtre où a commencé L'Épibootie, j'étois par conséquent plus à portée de la Connôître, que la plupart de Ceux qui ont écrit sur cette maladie, et qui ne l'ont Connue que par le rapport de personnes peu instruites ou prévenues; Ceux même qui se sont transportés sur les lieux, n'ont eu ni le temps, ni l'occasion, ni peut-être les motifs que j'ai eu de chercher à la Connôître. *Sequius irritant animos demissa per aurem quàm que fuit oculis subjecta fidelibus. hor. art. poet.* Si les objets que nous avons devant les yeux nous affectent plus vivement que Ceux dont on nous fait le rapport; Quelle sensation ne doivent pas faire sur nous Ceux, que nous ne voyons pas seulement, mais que nous voyons sans Celle, et qui nous touchent personnellement?

Voicy Les symptômes de L'Épibootie que j'ay observé le plus communement. Dans le principe l'animal est triste, il s'agite Contre son ordinaire, et ne peut demeurer en repos, il Cesse de ruminer, il toue, il frissonne, et il éprouve des alternatives de froid et de chaud, le lait diminue sensiblement aux vaches, le poil paroît terne et hérissé, il a les Cornes et les oreilles fort chaudes, Si l'on passe la main sur L'Épine du dos de l'animal, il paroît sensible et ploye sous la main, Comme pour éviter la pression, les yeux paroissent tristes et enfoncés, la tête est penchée: au bout de 2. ou 3. jours l'animal refuse de manger, et le lait tarit aux vaches; il découle des naseaux une morve sanieuse, purulente et de mauvaise odeur, les yeux sont chassieux et enflammés, il sort de leur bouche bécante une matière écumeuse,



La langue est pâle & pendante, l'animal ne peut plus se soutenir, il se couche, et si on le force à se relever, il se recouche tout de suite, il survient en fin une Diarrhée de matière fluide, purulente, très fétide & sanguinolente, la respiration est très précipitée, la froideur des Cornes et des oreilles succede à la chaleur extraordinaire de ces parties, et la mort vient en fin vers le 8.^e jour terminer les souffrances de l'animal.

après avoir reconnu la maladie, il s'agissoit de trouver le moyen d'y porter des remèdes efficaces. je me suis joint aux artistes vétérinaires que le gouvernement nous avoit envoyés (1) j'ai assisté à l'ouverture de plusieurs cadavres, j'ay fouillé dans leurs entrailles, j'ay suivi leurs opérations, j'ay raisonné avec eux, ils ont même suivi mes Conseils, par exemple, je leur fis abandonner l'usage où ils étoient d'employer les remèdes irritants et résineux, tels que l'aloès, la scammonée, le jalap, l'émétique, et je leur conseilai de borner le traitement des bêtes malades, à la diète, à la saignée, à l'usage des délayants, aux fétous et aux cauterés. mais ayant éprouvé l'insuffisance ou l'inutilité de ces remèdes, je jugeai qu'il ne falloit plus penser à guérir une maladie, qui résistoit à tous les remèdes, et qui d'ailleurs avoit été regardée comme incurable dans tous les temps, par les médecins les plus habiles tels que Zamarrini, Lancisi & nous voyons aujourd'hui que M.^{rs} de Montigny, Sauzet et vic. Darzyr font du même sentiment, comme ils le témoignent dans plusieurs endroits de leurs écrits. ils le déclarent même en tête de leurs ouvrages par ce passage des métamorphoses d'Ovide

(1). m. m. Guyot. & morin.

qu'ils ont pris pour Épigraphe.

..... *Signatum est arte medendi*

Exitium superabat opem, quo victa jacebat. viv. met. l. vii.

J'ay reconnu comme tous ceux qui ont assisté à l'ouverture anatomique de ces bêtes, que l'estomac fenêtré est, dans celles qui meurent de l'Épibootie, farci de matières dures, seches et compactes, reste du foin dont elles s'étoient nourries ci-devant (1) d'une sorte qu'on le trouve aussi dur qu'un morceau de bois, et les parois ainsi que le Canal intestinal enflammés, ce qui occasionne une Diarrhée ou Dysenterie infecte, qui finit ordinairement par la gangrène et la mort. L'indication qui se présentait naturellement, pour prévenir cet engorgement et les accidents fâcheux dont il est suivi, c'étoit de nourrir les bêtes encore faibles d'herbe fraîche autant qu'il seroit possible, ou de bon foin, mais en quantité médiocre, de les abreuver plusieurs fois le jour de bonne eau pure ou blanchie seulement, pour les inviter à boire &c. les bêtes soignées de cette manière ont été également attaquées, et il m'a paru que cet engorgement prodigieux de l'estomac étoit plutôt l'effet que la Cause de la Maladie.

Lorsque j'ay considéré le peu de succès des soins vigilants et des attentions assidues des administrateurs des différents ordres, qui par toute sorte de moyens s'efforçoient d'empêcher la maladie de se communiquer et de s'étendre, j'ai cru voir l'impossibilité de l'éviter, même dans cet objet: il m'a semblé voir la nature suivre,

(1) M. Belleroc dans la description, très bien circonscrite d'ailleurs, qu'il a donné de l'Épibootie, n'a pas ce me semble assez insisté sur la disposition de ce viscère, qui est un signe caractéristique de plus essentiels, et qui la distingue de tout autre.



son cours déterminé, indépendamment de tous les obstacles qu'on tâchait vainement de lui opposer, comme si elle eût résolu d'exterminer le nombre excessif des individus de cette espèce, dont elle trouvoit la terre surchargée. (1)

Les artistes vétérinaires n'ont certainement rien négligé pour réunir sans l'objet d'arrêter les progrès de l'épizootie, et d'en empêcher la communication. ils établirent d'abord des hôpitaux pour sequestrer les bêtes malades, et les traiter suivant la méthode qui avoit paru la plus convenable et la mieux indiquée. ils ont fait faire des habits de toile, pour les personnes qui les soignent, de peur que les germes de la maladie ne se nichassent dans la laine, en un mot ils ont suivi et exécuté ponctuellement les consultations de M. Bourjelat. ils ont été secondés, avec beaucoup de zèle, par les habitants de la Campagne, qui, d'après leurs conseils, se sont portés généreusement à sacrifier un grand nombre de bêtes malades, dans l'espoir de conserver les autres. vaines espérances! j'en ai été témoin de l'inutilité de leurs soins et de leurs sacrifices; j'ai vu l'épizootie faire de nouveaux progrès, s'étendre sans cesse, et exercer ses ravages avec la même fureur.

Les Commandants des provinces, les Intendants de Saui, d'Auch, de Bordeaux, de Montauban et de Montpellier n'ont pas eu des succès plus heureux, ils n'ont cependant rien négligé pour arrêter l'épizootie, et pour l'empêcher de se reprendre et de parvenir

(1). Les naturalistes ont plusieurs fois observé que lors qu'une espèce d'animaux quelconque étoit excessivement multipliée, il survenoit ordinairement une épizootie qui en exterminoit la plus grande partie, et ne laissoit, pour ainsi dire, subsister que la quantité nécessaire pour en conserver l'espèce.

jusqu'à Lux. ils ont établi des cordons de troupes, des corps de garde, des sentinelles, ils ont mis en mouvement tous les magistrats, tous les Subdélégués, tous les Commandants des maréchaussées; mais toutes ces précautions ont été vaines, la maladie a franchi toutes les barrières, Et comme un air emporté par quelque force secrète, des bords sud-ouest de l'Océan où elle a commencé de paroître, elle a suivi son cours vers l'Est, abandonnant peu à peu, après les avoir ravagées, les provinces de la Basse Navarre, du pays de Labour, de la Gasconne, de la Chalosse, du Béarn, &c se portant vers la Guienne, le Quercy, le Languedoc. &c.

Les paysans si zélés pour secourir les artistes vétérinaires, tandis qu'ils ont espéré de garantir, par leurs secours, leurs bêtes saines, ayant vu l'inutilité de leurs pratiques, les ont totalement négligées, malgré les instructions et les exhortations qu'on n'a cessé de leur présenter de la part des Commissaires: ils les ont trouvées trop difficiles, trop compliquées. il faut en effet bien peu connaître la misère, la grossièreté et l'ignorance du paysan, pour imaginer qu'il puisse pratiquer les Lo. moyens préventifs recommandés par M. Vic. Darv. Ce Commissaire fournit lui-même la preuve de ce que j'avance, lorsqu'il assure que dans le Condomois, toutes ces précautions ont été négligées, C'est ce qui l'a déterminé à le faire faire par des soldats.

La raison la plus capable de justifier les paysans dans le mépris ou l'aversion qu'ils avoient conçue contre ces pratiques, C'est qu'ils ont vu un grand nombre de bêtes qui avoient été renfermées dans des chambres bien closes, soignées avec toutes les précautions prescrites, et surtout garanties de



toute Communication avec le plus grand Scrupule, Contracter la maladie & périr; tandis que d'autres qui se trouvoient au milieu des bêtes malades, se sont conservées intactes, plusieurs même ont survécu à 2.3.4.5. Et quelques unes jus qu'à 17. qu'on leur avoit associées successivement, à mesure que les premiers périssoient.

Ces faits sont très certains, & ils combattent l'assertion de M. vic. Daryr qui dit dans le mémoire instructif imprimé à bordeaux. S. 4.^e
 „ que le mal ne se repend que par la Communication médiate ou
 „ immédiate du bétail malade avec le bétail sain, sorte que dans
 „ les lieux même où la Contagion déploie le plus sa fureur, les
 „ bestiaux enfermés et isolés de toute Communication ont été préservés
 „ du mal. « nous ne doutons pas qu'il n'y en ait eu dans les circonstances
 de garanties. Car pourquoy des bœufs renfermés ne pourroient-ils pas
 avoir été préservés du mal, aussi bien que ceux qui vivoient au milieu
 des malades? il n'y a que les Conséquences qu'on en tire que nous
 croyons ne devoir pas adopter, parce qu'elles sont démenties par les
 faits que nous avons observés tant de fois... on ajoute. „ Ce fait qui
 „ est constant donne lieu de se flatter que cette peste est étrangère au
 „ royaume, (1) & qu'elle y a été apportée par des Cuis arrivés par mer à
 „ bayonne, & apportés, dit-on, de La guadeloupe. «

C'est une chose bien étonnante & bien déplorable que depuis
 250. ans au moins (2) que l'Épidémie ravage l'Europe et particulièrement
 la France & l'Italie, où l'art de guérir & de gouverner les peuples a
 fait tant de progrès, on n'en ait fait aucun à l'égard de cette

(1). Elle est étrangère à bayonne, comme elle l'étoit en picardie & en
 Flandre. à Sadoue il y a 66 ans. en France & en Italie il y a 250. ans. &c.

(2). Jernel. De abditis rerum Causis. & Fracastor vers le même temps en 1514.

maladie, & que bien loin d'avoir fait quelques pas en avant, il semble que nous en ayons fait en arrière? D'où vient cette lenteur ou cette erreur dans notre marche? Elle vient de deux causes; la première de ce que la maladie n'est pas heureusement commune, n'est pas fréquente, ne se montrant pour l'ordinaire dans un pays qu'une ou tout au plus deux fois chaque siècle, qu'elle n'afflige que les Campagnes, où les habiles gens n'habitent guère, & de ce qu'elle passe rapidement d'un lieu à un autre, en sorte que ceux qui en sont délivrés n'y pensent plus. la seconde de ce que nous trouvons plus commode, plus aisé de marcher dans les routes battues et frayées par nos prédécesseurs, en sorte que nous nous répétons les uns les autres, et nous croyons avoir beaucoup fait, quand nous avons ajouté quelque vaine pratique, à celles de ceux qui ont écrit les premiers. En effet on n'a, pour ainsi dire, que répété, étendu, commente les moyens recommandés par M. Bourgelat dans ses mémoires ou consultations, & qu'il avoit pris lui-même des médecins italiens, qui dès le commencement de ce siècle, avoient écrit sur cette matière. #

Le Célèbre Lamarzini, par exemple, donna en 1711. une description bien exacte de l'Épizootie qui, pour lors, ravageoit l'Italie, Elle avoit le même Caractère, les mêmes signes, les mêmes symptômes, Elle étoit spécialement & uniquement affectée aux bêtes à Corne, comme celle de nos jours. on trouva dans les bêtes mortes, le même engorgement de l'estomac. Cet auteur proposa, comme on a fait parmi nous, des remèdes curatifs, il en proposa ensuite des préservatifs, mais très simples, & par là très judicieux, par le qu'ils



étoient à la portée des habitants de la campagne. après en avoir éprouvé l'inutilité tout comme nous, il finit par avouer que la maladie étoit supérieure à toutes les forces humaines, et que l'unique remède à ce fléau, qu'il regardoit comme un instrument de vengeance dans les mains du tout puissant, étoit d'appaiser sa Colère, et d'implorer sa miséricorde.

Le même auteur rapporte que le gouvernement de Venise consulta la faculté de padoue, pour savoir si l'on pouvoit permettre, durant l'épidémie, de débiter dans les boucheries publiques de la chair de bœuf, attendu que ces bêtes étoient atteintes de l'épidémie, ou suspectées d'en l'être; et que cette savante faculté décida, après bien de débats, que l'usage en étoit exempt de danger, attendu que la maladie étant particulière à cette seule espèce, elle ne pouvoit se communiquer à d'autres animaux. il n'a pas paru qu'on ait eu lieu de se repentir d'avoir suivi cette décision, ce que les partisans de l'avis contraire n'auroient pas manqué de faire observer, si cela étoit arrivé. il est donc certain que bien loin d'avoir avancé, nous avons reculé. en effet il y a 72. ans que le sénat de Venise, d'après l'avis des plus savants médecins d'Italie, permit l'exploitation des chairs et des cuirs dans une maladie tout à fait pareille, et parmi nous le gouvernement, d'après des célèbres médecins, a prohibé même l'exploitation des cuirs et des suifs. (1).

On ne peut pas dire au reste, pour justifier le sentiment de nos savants, qu'ils ont mieux réussi que ceux d'Italie, car depuis que, pour obéir à l'arrêt du Conseil, on a cessé d'écarter les bêtes, pour les enterrer

(1). L'exploitation des cuirs et les suifs auroient pour le moins diminué notre perte d'un quart, ce qui, en y comprenant toutes les provinces affligées, se seroit élevé à plusieurs millions.

toutes entières, la maladie n'a pas fait moins de progrès, n'a pas été moins meurtrière, ne s'est pas répandue avec moins de promptitude & de facilité, puis qu'elle s'est étendue en très peu de temps à plus de 50. Lieues Vers L'Est.

Les Commisaires du gouvernement nous disent dans leurs avis aux peuples imprimés à Bordeaux N.º 3. et 4.º Qu'il est très dangereux de
 „ manger les chairs des animaux qui sont morts de la Contagion: on a vu
 „ périr à la guadeloupe en 1774. plusieurs negres et négresses, pour s'être
 „ nourris de la chair des animaux infectés, la plupart on eu des charbons &c.
 „ il n'est pas moins dangereux, disent encore les auteurs, d'ouvrir sans
 „ précaution les Cadavres des animaux, ou de les dépouiller de leurs peaux.
 „ Deux hommes de la paroisse de salles diocèse de Meude ont péri en
 „ deux jours au mois de décembre 1774. pour avoir écorchés des bœufs morts
 „ d'une maladie putride et gangréneuse, tous deux ont eu une enflure
 „ monstrueuse à la tête, au col, & à la poitrine avec des charbons au
 „ visage, la gangrène s'en est suivie, aucun remède n'a pu les sauver.
 „ pareils accidents sont arrivés en Bretagne en 1774 au village de Johelin
 „ diocèse de S. malo, les symptômes ont été les mêmes, et la mort aussi
 „ prompte. il est donc important que ces animaux soient enterrés avec
 „ leurs peaux dans des fosses de six pieds au moins de profondeur, & que
 „ leurs peaux soient auparavant tailladées, pour que personne ne fût
 „ tenté de les déterrer. »

il est fort Difficile de Concilier ces faits avec ceux que nous avons constamment observés dans le pays, où l'on n'a cessé de manger de la chair des bœufs malades, ou même mourants, & depuis qu'il a été prohibé d'en débiter, secrètement en apparence, Comment les juges de



police auroient-ils pu ignorer? que les Hôpitaux dont ils font les administrateurs, les Communautés religieuses, le séminaire & les trois quarts des habitans de la ville de Dax se nourrissoient de ces chairs. il est bien certain qu'on n'en débitoit que des malades ou des mourants, qui se dormoient à très bon compte, tandis que les sains étoient sans pris.

Nos habitans n'ont pas été les premiers à faire l'usage de ces chairs, nous avons vu que l'usage en avoit été autorisé & permis autre fois dans les états de Venise; mais ils y ont été encouragés par des exemples plus récents, & plus à leur portée; ils n'avoient qu'on en avoit débité plusieurs déjà malades dans les boucheries publiques, avant la prohibition, & que personne n'en avoit pas été incommodé, ils n'avoient encore que dans la basse navarre & le pays de labour où la maladie avoit pris naissance, & où avant la publication de l'arrêt du conseil, qui ordonne d'enterrer les bêtes entières avec leurs cuirs, on les jettoient à la voirie, après les avoir écorchées, tous les bohémien, les vagabonds & les mendiants, qui font en grand nombre dans ce pays, se nourrissoient de ces chairs, & s'en étoient très bien trouvés.

il est inutile de faire voir que l'ouverture des Cadavres des bêtes mortes de cette maladie n'a fait mal à personne, depuis qu'on a démontré que l'usage des chairs même n'en a pas fait. les artistes vétérinaires, les médecins qui ont ouvert des ^{ces} Cadavres n'en ont jamais prouvé le moindre inconvénient, moy même j'ay été un des premiers à fouiller avec sécurité dans leurs entrailles, sans autre précaution que de me laver avec de l'eau pure.

4^e Remarque.

il est facile de répondre aux faits rapportés par ces auteurs, qui assurent

que l'Épibootie fut arrêtée et détruite en Angleterre, pour ainsi dire, au moment qu'elle y parut, par le massacre des premières bêtes malades; qu'en Périgord et en Languedoc on la pareillement éteinte des qu'elle s'est montrée. à cela je réponds, en supposant la vérité des faits, que la maladie qu'on a ainsi subitement arrêtée en Angleterre, étoit vraisemblablement fort différente de celle qui a ravagé l'Aquitaine, et qu'elle devoit être de la même nature que celle du geraudan, de la bretagne et de la guadeloupe; celle-ci n'a aucun rapport avec celle dont nous parlons. le Docteur Bates rapporte que la peste qui ravagea Londres en 1665. fut occasionnée par la corruption des cadavres morts de l'Épibootie, qu'on avoit négligé d'enterrer: Et il ajoute qu'à cette occasion on fit enterrer les bêtes mortes de cette maladie à vingt pieds de profondeur; ce qui n'est nullement vraisemblable, et qui auroit été absolument impossible, si elle avoit été aussi générale et aussi meurtrière, que celle dont nous avons été affligés; L'on avoit bien de la peine à trouver du monde et du temps suffisant pour les enterrer à 6. ou 7. pieds de profondeur.

quant à ce qui regarde le Périgord et le Languedoc, où l'on dit que la maladie n'a fait que se montrer, et d'où elle a été repoussée aussitôt que connue, en supposant la vérité du fait, il y a tout lieu de croire que la facilité avec laquelle on se flatte de l'avoir bannie vient plutôt de ce que ces provinces ne se trouvent pas sur la route, que des moyens qu'on a employés pour l'empêcher d'y pénétrer, ou de s'y établir.

Le maraisin et une bonne partie des landes ont été préservés de la maladie; C'est un pays de 30. lieues ou environ de longueur et de 5. sur 15.

à peu près de largeur, il est situé le long de la mer qui le baigne du côté du nord, et il est borné au midy par les pays dévastés par l'Épibootie; il n'est éloigné de la ville de Das que de 2. lieues ou environ, il n'y a que les habitants de cet heureux pays, qui ayent éprouvé l'Épibootie, ou même elle a fait très peu de ravages: Si des qu'elle s'y montra, et qu'elle rependit des allarmes d'autant plus vives dans le cœur des habitants, qui étoient tous les jours témoins de nos déastres, n'ayant pas discontinué de fréquenter nos marchés avec leurs biens. (1) Et ayant par conséquent été exposés à contracter la maladie, si elle devoit se rependre par communication, si, dis-je, dans ces moments on eut tué les bêtes qui tombèrent malades, on eut, sans doute comme en périgord, attribué la suite ou la retraite de l'Épibootie à cette précaution.

il semble que cette maladie affecte une route déterminée, elle est partie des bords occidentaux de notre océan, où elle a commencé ses ravages, de là, comme un météore invisible, elle a continué sa marche vers l'est, sans s'écarter des bornes qu'elle sembloit s'être prescrites du côté du nord et du sud, et laissant dans les régions qu'elle parcouroit des marques cruelles de son passage.

on doit convenir que le génie de cette maladie a quelque chose de bien singulier et de bien incompréhensible. en 1773 elle infestoit la généralité de Soissons; on ne sauroit douter que ce ne fut la même qui a désolé en 1774 les provinces occidentales du royaume, on peut s'en convaincre par la lecture du mémoire de M. Dufot. elle a abandonné cette généralité, et tout ensuite elle a traversé 200. lieues de pays, qu'elle

(1). les habitants de ce pays, qui n'ont d'autre ressource pour vivre que de venir vendre à nos marchés leurs résines, leurs goldrons et leurs planches, pour y acheter du grain, y venoient par bandes nombreuses et armées, préférant tout autre danger à celui de mourir de faim.

à l'abbes intactes, pour se porter à l'autre extrémité du royaume; lorsque ces provinces ont été délivrées de ce fléau, comme l'ont été le Soissonnois et la picardie, on n'a pas manqué d'attribuer cette heureuse délivrance à la précaution qu'on a pris de tuer les bêtes malades &c. qui vraisemblablement n'y a pas plus contribué que dans le Soissonnois.

On s'est donné beaucoup de peines, beaucoup de soins, les Commandants, les Intendants, les Subdélégués ont été en mouvement, les soldats ont été rependus dans les Campagnes, pour purifier & désinfecter les Étables. que de peines perdues! que de dépenses inutiles! Sur à peu près 20000. Étables où les bêtes ont été malades dans l'Élection des Laumes, il n'y en a pas cent où l'on ait pratiqué les précautions tant recommandées, néanmoins les bêtes échappées de l'Épibootie ont logé & logent encore dans ces étables, qui n'ont point été désinfectées par la chaux, ni le soufre, ni le salpêtre.

L'habitant de nos contrées actif & laborieux espéra pouvoir suppléer par ses propres forces et à l'aide de quelques chevaux au travail des bœufs, qu'il avoit perdus & qu'il ne pouvoit remplacer, parce que le gouvernement lui prohiboit d'en acheter dans les pays où la maladie n'avoit pas encore pénétré, il s'attela lui-même à la charrue, & les femmes s'y joignirent: Ceux qui avoient des chevaux les dressèrent au labourage; mais que pouvoient tous ces efforts réunis! L'homme excédé par un travail qu'il ne savoit conduire, mais que la nature avoit mis au dessus de ses forces, se fatigua, s'épuisa inutilement, & fut forcé par son impuissance à renoncer à des travaux, qui étoient à peine commencés. Les chevaux faibles, délicats et mal nourris succombèrent sur une terre argilleuse et grasse, coupée de Colines et de vallons, & qui n'ouvrit jamais la fécondité de son



Sein qu'à la force et à la patience du bœuf.

périr dans les horreurs de la famine étoit donc l'affreuse perspective des infortunés habitans de ce sol désolé. frappés de cette image horrible tout leur parut possible, tout leur parut permis: D'abord quelques uns tromperent la vigilance des gardes, qui empêchoient toute communication, leurs succès enhardirent les autres, tous ceux qui eurent quelques moyens ne furent plus arrêtés par les prohibitions, ni les confiscations, ni les amendes; la loi impérieuse de la nécessité leur fit éluder, ou franchir toutes les barrières; ce fut dans des pays encore intacts que les propriétaires furent le pourvoir; mais les marchands fourbes et avides furent, dans les lieux qui commençoient à être attaqués par l'épibootie, acheter du bétail qu'ils avoient à très bas prix, et qu'ils vendoient très chèrement dans nos contrées que la maladie venoit de quitter.

Dans le nombre de ces bœufs emmenés par les marchands, plusieurs étoient attaqués de l'épibootie; d'autres en avoient le germe intérieurement, mais qui n'étoit point développé, les autres enfin et c'étoit le plus grand nombre étoient sains. les premiers furent vendus à des bouchers, qui les ont débités à l'habitant qui s'en est nourri. les seconds chez qui la maladie n'étoit pas encore apparente furent vendus aux laboureurs. les troisièmes enfin qui portoient dans leurs entrailles les germes de l'épibootie en furent attaqués et périrent. l'alarme devint alors générale, on crut voir revenir ces temps de désolation, qui étoient à peine passés. on craignit que les bœufs étrangers qu'on avoit achetés des marchands neussent ramené l'épibootie; on se crut au moment de voir périr et les bœufs qui s'étoient conservés, et ceux qu'on s'étoit

procurez avec beaucoup de frais, des risques et des peines.

Mais heureusement nos craintes se sont dissipées, lorsque nous avons éprouvé que les bêtes qui sont tombées malades en arrivant ou peu de temps après, soit qu'elles aient été tuées par les bouchers, soit qu'elles soient mortes naturellement (1) n'ont point communiqué la maladie à celles qui s'étaient conservées dans le pays, non plus qu'à d'autres nouvellement amenées, lorsqu'elles se sont maintenues saines et sauvées.

De ces faits très constants et que j'ai observé avec soin, ne pourroit-on pas conclure que les bêtes qui, si elles avoient demeuré dans le pays où l'Épibootie venoit de pénétrer, et où elle exerçoit déjà ses ravages, y feroient mortes; Etant conduites dans les pays où elle a regné, et qui en sont enfin délivrés, s'y conservent saines et sauvées, et qu'elles y sont à l'abri du danger, auquel elles auroient vraisemblablement succombé sans cette émigration. Ce qui doit nous rassurer contre le Danger de la Communication prétendue par les Commissaires dans l'article 7. de leurs avis aux peuples.

Cette découverte précieuse et bien constatée que nous devons à la transgression des prohibitions et à la fraude des marchands ne mériteroit-elle pas la plus grande attention de la part du ministère, et ne semble-t-il pas démontré par ces expériences mille fois répétées dans ce pays qu'il seroit possible d'enlever à l'Épibootie le plus grand nombre de ses victimes, en faisant conduire tous les bestiaux des pays menacés dans ceux qui viennent d'être délivrés. (2) l'importance

(1). On peut assurer que le nombre des bêtes achetées et mortes chez les acheteurs, n'est pas considérable.

(2). Ce n'est pas la première fois qu'on a fait cette épreuve. Benezer gilchrist médecin à Domfreis rapporte que dans son pays, le meilleur moyen de garantir les animaux du Danger, dans pareille circonstance, fut le changement de pâturages. Voy. Mais D Wimbourg.

de cette découverte devrait du moins engager le gouvernement à en faire l'épreuve, ou à permettre aux peuples de la continuer, en leur laissant la liberté du commerce afin qu'il ne restât plus aucun doute sur un fait, si capable de les consoler, en réduisant à peu de chose les ravages d'un fléau, qui désole, appauvrit et affame tous les pays qu'il attaque, et qui a été jusqu'icy au dessus de toutes les forces humaines.

Dans les articles 6. et 13. du même avis aux peuples, on nous dit " qu'il faut être ^{en} garde contre les animaux domestiques, qu'on est fondé à croire " que les chiens, les chats, les moutons, les poules même portent la contagion " d'une étable à l'autre, les mouches même sont jugées capables de la " transmettre; Et c'est souvent ajoute-t-on, ce qui fait périr tous les animaux " d'un village lorsqu'un seul est attaqué. Et à l'article 13. il faut être en " garde contre les fleaux, les auges, les râteliers, les harnois et autres " ustensilles, qui ont servi aux bêtes malades. le plus sur est de les brûler, ou " de les enterrer avec les animaux &c. " ailleurs on conseille encore de brûler les lits des bergers. quelle dévotion pour le pauvre peuple et la province? Et combien cela n'aggraverait-il pas notre malheureux sort? mais je suppose qu'on brûle harnois, ustensilles, lits, chiens, chats, poules &c. on ne fera pas pour cela à l'aveugle du danger, suivant le système de ces auteurs. Si les chats, les poules &c. sont capables de communiquer et de reprendre la maladie, on doit craindre le même inconvénient de la part des fourmes, des belettes, des chats sauvages, des rats qui rodent toutes les nuits dans les étables; on doit la craindre des hiboux, des chouettes et autres animaux nocturnes qui voltigent aussi la nuit dans les mêmes étables. or comment s'affranchir de ces animaux? on ne s'avisera pas que cela est au dessus de

l'industrie de l'homme. ainsi un seul de ces animaux suffit pour rendre toutes leurs précautions inutiles.

La plupart des mangeoires des bœufs dans la province de gascogne sont dans la cuisine des paysans, les parcs ou étables n'en sont le plus souvent séparés que par une cloison à laquelle on pratique deux petites fenêtres par où chaque bœuf passe la tête pour aller repâtrer, et très souvent un enfant ou domestique de la maison lui met le fourrage dans la bouche, et jusques sous les molaires pour forcer la bête à le broyer et l'avaler.

Ces animaux qui passent plusieurs heures dans la journée, ayant la tête dans la cuisine du paysan, auront bientôt rempli de leur souffle, non seulement la cuisine, mais tout le logement, qui consiste ordinairement en deux ou trois chambres fort petites et fort obscures, situées à côté de la cuisine, que par conséquent suivant le système adopté par les Commissaires, toutes les cuisines, toutes les chambres, tous les lits, tous les meubles doivent être également infectés, qu'il faudroit par la même raison purifier, désinfecter toute la maison, brûler tous les lits et tous les meubles, sans quoy on n'a rien fait qui suffise pour détruire l'infection et prévenir la contagion.

La recommandation de brûler les lits, de purifier les habits de laine, d'en faire de toile, ou plutôt encore de toile cirée pour les personnes qui approchent les bêtes malades, D'employer pour purifier les tables &c. les moyens prescrits pour cette désinfection (1) est encore une de ces choses possibles pour quelques particuliers en petit nombre, mais impossible pour le général des habitants de la Campagne. on l'a si bien senti par la suite que toutes les opérations pour désinfecter se réduisent à brûler un mélange de soufre, de

(1) Les Commissaires qui ont si expressément recommandé ces pratiques doivent bien convenir a présent de leur inutilité, depuis qu'ils ont reconnu que la maladie ne se communiquoit pas par aucun de ces moyens, et que la déglutition étoit le seul par lequel elle peut se communiquer.



Salpêtre et de poudre à canon (1) dans les étables seulement et de les enduire de chaux.

Je ne comprends pas au reste, pour quoy on semble si fort appréhender la Laine dans ces occasions. les miasmes de la Contagion prétendue doivent être assez subtils, pour se nicher aussi bien dans les pores de la toile que dans ceux de la laine, puis qu'ils se nichent dans les pores du bois des auges, des seaux, des étables &c. il est vrai que Lamarzini avoit dit que la peste prend plaisir à se poster mollement dans la laine. petit enim volupe est in lana mollior cubare. mais cela n'est bon qu'à orner un discours oratoire et paroît dénué de tout fondement raisonnable, et peu propre à déterminer le jugement d'un philosophe.

5. Remarque.

il paroît que les médecins vétérinaires, de même que les académiciens ont été affermis dans l'idée qu'ils ont de notre Épidémie, par les faits arrivés à fallès en guaudan, à johelin en Bretagne, et à la guadeloupe; Cependant ils n'ont aucun rapport avec la maladie dont nous parlons. mais quand notre esprit est préoccupé, il ne voit le plus souvent dans les faits, que ce qui peut favoriser son opinion, comme l'a observé le célèbre antoine de baen. quod preoccupatus systemate animus juxerit, id eloquenter experimenta, ratio. med. S. g. Cap. 4.

En l'effet il n'y a qu'à lire la lettre du curé de fallès, pour s'assurer du peu de rapport qui se trouve entre la maladie dont il parle et celle qui a déolé nos provinces. (2) la maladie de fallès tue les bêtes subitement, elles ne sont malades que 3 ou 4. jours, au lieu qu'icy elles languissent 7. à 8. jours. à fallès elles boivent et mangent jusqu'à la mort, icy elles ne boivent ni ne mangent plus depuis le moment qu'elles sont reconnues malades. les deux hommes qui sont morts à fallès après avoir écorché les bœufs morts de cette maladie, ne peuvent tirer à conséquence, par rapport à notre épidémie, puisque celle ci n'a jamais fait mal à aucun

(1). la poudre à canon contient le soufre, le salpêtre et le charbon. on multiplie dans cette recette les choses sans nécessité. et l'on fait parfumer des étables ou seules de tous les côtés.

(2). voy. les instructions et avis aux habit. des prov. méridi. de la France. p. 98. et suiv.

individu de quelque espèce qu'il soit à l'exception des bêtes à corne.

M. Lozé (1) m.^e en chirurgie à Josselin rapporte aussi la mort subite d'un bœuf en 1774. qui fut bientôt suivie de celle du cheval qui avoit porté à la tannerie le cuir de ce bœuf; il fait ensuite le rapport de la maladie de deux frères, qui ayant écorché et enterré le bœuf, eurent le visage, la tête, la poitrine très enflés avec des charbons et enfin la gangrène. Cette maladie est semblable à celle du gevaudan, elle étoit commune aux hommes et aux chevaux comme aux bœufs. M. Lozé observe que dans le même temps il regnoit dans son pays des fièvres épidémiques si malignes, qu'elles enlevoient dans certaines paroisses, jusqu'à 200. personnes par jour. ainsi on ne flauoit trouver la moindre analogie entre ces maladies et celle qui a regné parmi nous, et qu'il n'est pas possible de leur supposer le plus léger rapport. tout ce qu'on peut inferer de ces relations, c'est que les épidémies et les épizooties peuvent se trouver ensemble, qu'elles peuvent avoir et qu'elles ont même quelquefois une cause commune, comme la corruption de l'air, l'infection des eaux &c. telles étoient celles de Salces et de Josselin où l'épidémie étoit si meurtrière, que si elle eut continué, on n'auroit pas manqué de la qualifier de peste. tous les animaux quelconques ont été exemptés de la maladie, et les hommes dont la plupart se nourrissoient de la chair de bœuf atteints de l'épizootie, jouissoient d'une santé parfaite, pendant qu'elle exerçoit ses fureurs; il sembloit que toutes les intempéries fussent réunies sur les bœufs.

Nous pouvons en dire autant de l'épizootie qui regnoit en 1773. à la quadeloupe (2), elle attaquoit non seulement les bœufs, mais les chevaux, les mulets, elle n'épargnoit pas non plus les hommes, elle ressembloit par conséquent à celle de Salces et de Josselin, et différoit essentiellement de la nôtre.

(1). voy. les instruct. et avis aux habit. des prov. mérid. de la France. p. 40.

(2). ibid. p. 49. et suiv.

Les negres et les négresses qui moururent à la guadeloupe, après avoir
 écorché les cadavres des bêtes mortes, et mangé de leur chair peuvent bien être
 morts de la fièvre maligne épidémique, qui dévoroit alors les insulaires, et qui
 prenoit avec les mêmes symptômes qu'on avoit remarqués dans les negres, comme
 M. Bertin dans la relation le rapporte; il observe encore que l'on trouve
 dans tous les cadavres des negres une quantité prodigieuse de Vers. Celui qui
 fait le sujet de la 4.^e observation, en avoit les intestins grêles farcis, outre 5. longs
 de 8. à 9. pouces, qu'il en avoit sous l'estomac. M. Bertin attribua d'abord à ces
 vers, la maladie et la mort de ces negres, parce que, outre les symptômes
 ordinaires aux fièvres malignes, ils avoient des Coliques très violentes et continues.
 il trouva même dans quelques intestins des piquures des vers qu'il regarda
 comme la cause de l'invagination et de la gangrène dont ils étoient atteints.
 Ce ne fut qu'à la 7.^e observation qu'ayant trouvé de la chair corrompue dans
 l'estomac, il commença à soupçonner quelle pouvoit être la cause de la
 maladie de ces negres, et il se peut très bien qu'elle y contribuât, soit que ces
 hommes affamés, et qui avoient très rarement occasion d'user de cette chair, en
 mangeaient avec excès, soit qu'elle fût déjà corrompue, ce qui arrive
 promptement dans ces climats brûlants et humides. il observa même dans tous
 les malades qui moururent de cette maladie et qu'il ouvrit, l'étranglement
 ou invagination des intestins. ce qui ne peut guère être attribué qu'à la violence,
 et à l'acreté des remèdes qu'il employa (1) tels que le mercure doux à la dose de
 demi dragme, et le Diagrede à la dose d'une dragme à la fois, ce qui est excessif
 et devoit irriter vivement les parties sensibles, délicates et prêtes à s'enflammer. »
 » il y avoit, dit-il, (2) quatre portions d'intestin repliées en dedans et engagées dans
 » le tuyau intestinal, comme cela s'observe souvent dans le cas de volvulus; j'ay

(1). Voy. la 3.^e observ. pag. 58.

(2) Voy. la 10.^e observ. pag. 66.

„oublié de faire mention que dans tous les sujets, qui sont morts de cette
„maladie, cette dernière disposition s'est rencontrée dans les intestins grêles. »

M. Bertin à la bonne joy de convenir qu'il avoit été dans la manière
de traiter les premiers malades, dont, comme nous l'avons remarqué, il irrita
le mal, par l'usage réitéré de l'émétique, du séné, du diacrede &c. qu'il
employa dans les premiers temps de la maladie. il réussit mieux sur les 12. nègres
qu'il traita, depuis qu'il eut banni de sa pratique ces remèdes irritants, et
enfin lorsqu'à force de tâtonner et de réfléchir sur la nature de la maladie,
il se borna à donner pour tout remède du jus de citron avec de l'huile, il fut
heureux puisqu'il n'en mourut pas un seul, D'où l'on doit conclure.

1^o. Que la maladie de la guadeloupe, n'ayant aucune sorte de rapport avec
celle de l'aquitaine, on n'en peut pas conclure que les précautions nécessaires
relativement à la première, le fussent également par rapport à la seconde.

2^o. que la chair des bêtes mortes à la guadeloupe même, où l'épidémie la plus
maligne étoit jointe à l'épizootie de même caractère, c'est à dire ou la cause des
fièvres malignes qui y reignoient étoit commune aux hommes et aux animaux
domestiques, n'étoit pas mortelle, puisque tous ceux qui furent atteints de ces
fièvres, après en avoir mangé, guérissent des qu'ils furent secourus à propos, qu'on
cessa de leur donner des remèdes nuisibles, et qu'on leur en administra de convenables,
ce qui donne lieu de douter que ces chairs fussent la cause des fièvres dont les nègres,
qui en avoient mangé, furent atteints. on est encore plus fondé à douter qu'elles
fussent causées par l'ouverture des cadavres de ces mêmes bêtes faites par les nègres.
Ce doute pourroit peut-être bien s'étendre encore avec quelque apparence de raison
sur la cause de la mort des deux hommes à Jehelin et à Salles où l'on a vu que
dans le même temps, il reynoît une épidémie de plus malignes et de plus meurtrières.



5^e. qu'il est impossible que les cuirs de la guadeloupe portés à bayonne aient pu y Communiquer l'Épizootie qui a dévasté nos provinces. Si l'Épizootie de Labou 8^e avoit été portée à bayonne par des Cuirs venus de la guadeloupe, elle devroit être pareille à celle de la guadeloupe, or la maladie du pays de Labou 8^e ne ressemble en rien à celle de la guadeloupe, au contraire elle en diffère totalement, elle n'a donc pas été portée à bayonne par des Cuirs venus de la guadeloupe.

Je crois que l'argument est en forme; je ne pense pas qu'on puisse nier la majeure, & la mineure se trouve abondamment prouvée, par tout ce qui a été dit cy devant, la Conséquence doit donc être juste.

4^e. Les Épizooties peuvent se rencontrer & se rencontrent en effet quelquefois avec les Épidémies et peuvent avoir les mêmes Causes. la prudence exige dans ces cas qu'on use de quelque Circonspection dans l'ouverture des bêtes mortes, & dans l'exploitation des cuirs et des suifs. on pourroit même les sacrifier sans inconvénient, soit parce qu'ils sont presque toujours corrompus, morbo illuvie que perela, soit parce que ces maladies s'étendent peu, & ne durent pas long temps. il n'en est pas de même des Épizooties, telle que celle dont nous parlons, elles n'attaquent qu'une espèce, mais elles sont générales & universelles, elles ravagent les provinces, les royaumes & peut être successivement l'univers. C'est dans ce cas que la perte des cuirs et des suifs, qui sont intègres, est une perte très considérable & sans utilité.

6^e Remarque.

La crainte cause toujours de grands maux, mais principalement dans les Calamités publiques, telles que la peste, la famine, la guerre &c. elle ajoute au mal réel un mal imaginaire, mille fois plus dangereux, parce qu'il est un obstacle invincible à la cure du premier.

attaqué invincible à la cure du premier.

C'est donc l'imagination troublée qu'il faut guérir avant de s'occuper du mal réel. la conduite de M. Chichoyneau pendant la peste qui désola la ville de Marseille dans les années 1720. et 1721. doit servir de preuve de cette vérité.

Cet homme illustre eut la générosité d'aller se renfermer dans Marseille, alors désolée par une peste horrible; il fut surpris et presque déconcerté lorsqu'il vit l'affreuse mortalité qui menaçait de faire un désert d'une ville si peuplée. Ses premières recherches se portèrent sur les causes de ces désastres, et bientôt il reconnut que la terreur et le désespoir en étoient les principales. Les esprits étoient en effet si troublés, qu'un homme malade, étoit un homme dévoué à la mort. il étoit aussitôt relégué dans l'endroit le plus reculé de la maison où il étoit livré à des mercenaires, chez qui l'avarice eut encore cédé à la terreur, si le vin dans lequel ils se noyent leur avoit permis de réfléchir. Ces misérables victimes ainsi abandonnées, privées de tout secours et de toute consolation domestique se livroient au désespoir; et la mort qui les environnoit marchoit encore trop lentement au gré de leurs desirs.

La condition des pauvres étoit plus affreuse. dès que ces malheureux tomboient malades (n'importe de quel mal) ils étoient impitoyablement arrachés de leurs maisons, et à leurs familles, on les emportoît dans les hôpitaux, où ils étoient entassés. Les uns sur les autres, au milieu des morts et des mourants et dans des gouffres de corruption, dont ils alloient augmenter la masse.

La terreur portée au comble étoit générale, elle avoit gagné tous les ordres et tous les états; les magistrats, les médecins, les chirurgiens &c. étoient également saisis, on n'approchoit les malades qu'en tremblant, avec des précautions infinies, armés de préservatifs de toute espèce.

M. Chichoyneau comprit bientôt que ses soins et ses efforts seroient inutiles tant que



Cette disposition requeroit dans les esprits. mais il sentit aussi Combien il étoit difficile de guérir des imaginations sans celle. frappées par les discours le plus lamentables et par les objets le plus effrayants. les difficultés redoublèrent son zèle, il entreprit de bannir la terreur et le désespoir, et de leur substituer une sécurité raisonnable, et une espérance courageuse.

L'exemple lui parut le moyen unique pour opérer ce grand changement. précédé de sa réputation et reçu dans marseille comme son libérateur, il fixoit les regards de tous les Citoyens. sa conduite devoit faire la règle de celle de tous. il affronta donc la prétendue Contagion, visita les malades avec cet air d'aisance, si propre à l'inspirer aux autres, rejetta avec mépris tous les préservatifs, sans lesquels on n'osoit les approcher, et avec lesquels même on les abordoit d'un air si consterné, qu'on mettoit le comble à leur désespoir. il montra la même sécurité dans l'ouverture des Cadavres et dans les pansements des charbons, mettant la main à tout, encourageant les chirurgiens, et les animant par son exemple, encore plus que par ses discours. plusieurs médecins qui avoient été ses disciples, accoutumés à l'instruction de ce grand maître, marcherent sur ses traces, et convaincus par son exemple et ses discours, ils connurent que la Contagion n'étoit qu'un mot effrayant, (1) et que la peste n'étoit qu'une fièvre épidémique, très meurtrière à la vérité, mais qui n'étoit incurable que parce que la terreur et le désespoir s'étoient emparés de tous les esprits.

M. chiconneau s'adressant ensuite aux magistrats il leur représenta que la peur ne préservoit jamais d'aucun mal, et qu'elle en causoit de très considérables, qu'icy elle étoit un obstacle invincible à la guérison des malades, et que la mortalité qui les effrayoit étoit moins l'effet de la peste que de la terreur, que les précautions excessives qu'ils avoient ordonnées intimidoient les personnes saines,

(1) voy. le discours de M. chiconneau prononcé à l'ouverture des écoles de montpellier l'année 1722. imprimé à montpellier. chez Sech.

tenoient leur zèle et leur charité, et jettoient dans le désespoir les malades qui se trouvoient privés de toute consolation; qu'il étoit instant de changer de conduite, ou que le mal feroit toujours des nouveaux progrès, que bientôt les vivants ne suffiroient plus à enterrer les morts, et que tous les habitants infectés et suffoqués par la corruption qui les environneroit de toute part, périroient infailliblement.

Ces discours, et surtout l'exemple de ce grand homme, en impola à tout le monde; les magistrats, les médecins, les chirurgiens et les ministres de l'Eglise rougirent de leur pusillanimité. on ne vit ^{plus} dans leurs regards cet air de désolation et de frayeur: leurs discours furent consolants et la douce sérénité brilla sur leurs fronts. Le reste des citoyens reprit de la confiance. les hôpitaux furent mieux administrés, ils ne furent plus surchargés de ce nombre excessif de malades, qu'on y trainoit malgré eux, le service s'y fit avec un air de bonté, de charité et de sécurité, qui ranima l'espérance, et le desir de vivre. les pères de famille, les enfants et les domestiques restèrent tranquilles dans leur maison; ils y reçurent tous les secours qu'ils avoient droit d'attendre de la pitié, de la tendresse et du devoir. les parents et les amis eurent la liberté de se visiter et de s'entresecourir, et ceux qui succomboient à la violence du mal, avoient au moins la consolation de se voir arrosés des larmes de l'amour et de l'amitié.

M. Chicoyneau crut avoir rempli l'objet le plus difficile de sa mission, lorsqu'il eut banni la terreur et le désespoir, et il ne se trompoit point; la maladie fit dès lors moins de progrès, elle fut moins meurtrière, enfin elle s'éteignit, et la ville crut avec raison devoir sa délivrance à ce grand homme supérieur aux préjugés.

Je ne prétends point que M. Chicoyneau fût le seul, ni le premier qui eût rejeté et combattu l'opinion meurtrière de la contagion dans la peste. il y a eu dans tous les temps et dans toutes les villes savantes de l'Europe de célèbres médecins,



Et chirurgiens qui ont pensé Comme lui. Hypocrate n'a jamais accusé, pas même soupçonné les fièvres le plus malignes de contagion: il fut généreusement au secours D'athènes; Cet observateur si sage si judicieux ne remarqua dans cette peste affreuse aucun signe, aucune apparence de contagion. Et le mot Loimos, que les Latins ont rendu par Sestilentia ou par Sestis, n'a jamais signifié chez lui, ni chez les autres grecs, qu'une fièvre épidémique très dangereuse, et les Latins n'y ont pas attaché d'autre signification.

En effet Celle en parle comme d'une maladie sporadique, il ne lui attribue aucune espèce de contagion. Dans les chap. 2. et 10. Du Liv. 1.

Pline au 50. chap. du Liv. 7.^e dit que la peste n'attaque point les vieillards, qui ne sont cependant point à l'abri de la contagion.

Galien n'a jamais regardé la peste que comme une maladie épidémique très pernicieuse, et il appelloit de ce nom toute maladie épidémique très meurtrière.

Langius croit que la terre est l'unique cause de la peste, c'est à dire qu'elle rend les fièvres malignes beaucoup plus dangereuses, ce qui leur fait donner le nom de Seste.

Benza pense que c'est la terre qui fait la peste, et qui rend cette maladie si meurtrière; il cite l'exemple des turcs, chez qui elle fait beaucoup moins de ravages, parce qu'ils n'usent pas des précautions outrées, qui en Europe redoublent la frayeur et produisent le désespoir. plusieurs médecins et chirurgiens célèbres se sont élevés de même contre l'abus horrible des hôpitaux de force (1) Et ils ont envié pour leur patrie l'heureuse liberté des turcs, que nous appelons aveugles

(1). adam chenot de Seste. vienne 1766. ambroise Savé. p. b. p. hecquet. tractatus de Seste.

Saris 1722. Benza de Seste austriacâ. pag. 7. 37. 42. ludovic. ant. muratori de Seste. à modene. Langius. opera omnia. t. 2. Cap. 14. Linus. de Seste. De heredia. in Seste hispalensi. Seste à Castro. in peste neapol. roman. et genuensi. joann. imperialis. in peste ann 1730. Gresberi. in peste Brunsvic. hodge in peste Londinensi. Et pierre jean Fabre tous ces auteurs condamnent hautement les hôpitaux de force, et plusieurs d'entre eux ne croient point à la contagion.

Et barbare. Les peuples qui ne font point aller l'avant pour abuser de la science, laissent à chacun le droit si naturel de vivre, de souffrir, et de mourir au sein de la nature, et de l'amitié. ils ne s'effrayent point mutuellement par des précautions inutiles, ils ne sentent point le poids accablant et destructeur des prohibitions multipliées. aussi la peste agit-elle chez eux avec moins de fureur et le gouvernement si tyrannique par lui-même ne cherche point à forcer la nature, il se fait abandonner les sujets à leurs propres soins.

Hildanus rapporte en parlant de la peste de Laurance. Centuria 4^e obs. 23. p. 306. que les montagnards qui habitoient les plus hautes montagnes, ne furent pas exempts de la peste, quoiqu'ils fussent très éloignés de cette ville, et qu'ils n'eussent aucune relation avec ses habitants, et ceux des pays circonvoisins; D'où il conclut que la peste se communique et se repend autrement que par la contagion.

Il est de stile ou d'usage parmi les médecins, en parlant de la peste de l'appeler contagieuse. la plupart des auteurs lui attribuent cette qualité sans dessin, et sans aucune intention de la lui garantir, ou de la défeindre, tel est par exemple M. Lientaud (1) qui dit. "qu'elle est précédée par une quantité prodigieuse d'insectes... par la famine ou les autres calamités. ainsi il n'est pas vrai comme certains auteurs le prétendent, qu'elle soit apportée des pays orientaux; si, dit encore le savant, nous n'avons pas de connoissance certaine de son origine, nous ne sommes pas plus instruits touchant son caractère; on peut même avancer que cette cruelle maladie confondra toujours les raisonnements et même l'expérience des médecins le plus éclairés." un médecin aussi célèbre et aussi capable de juger en médecine que M. Lientaud, et qui s'exprime avec cette retenue, ne parait guère disposé à prendre la défense de la contagion.

Rien n'est plus propre, dit encore ce savant praticien, à préserver de la

(1). voy. Précis de médecine pratique &c. Page 42. t. 1.

peste, que l'Esprit tranquille, la fermeté &c. il assure même d'après le témoignage des médecins le plus instruits & le plus dignes de foy, et auquel il ajoute le sien, que les remèdes ne font d'aucune utilité dans cette maladie, et que les malades d'ailleurs bien soignés qui n'avoient demandé aucun secours de la médecine, se tiroient mieux d'affaires que ceux qui avoient été traités dans les règles.

Les partisans de la contagion, pour infirmer ce qu'on rapporte des effets de la terreur, disent que les enfants ne sont pas susceptibles de frayeur, non plus que ces hommes fermes et courageux, qui sont dans l'habitude de braver la mort, & ces personnes saintes et mortifiées qui soupirent sans cesse après les biens de l'autre vie, & que néanmoins ils ne sont pas à l'abri de s'attacher de la peste. mais on a toujours regardé la peste, comme une maladie épidémique et populaire, dont la cause générale attaquoit indifféremment tous les sujets, de quelque âge & de quelque condition qu'ils fussent, avec cette différence que les personnes aisées qui menaient une vie saine & réglée, & dont l'âme ferme ou moins développée, & la constitution plus faible, étoit peu accessible aux effets de la terreur, résistoient mieux à ses insultes que les autres. (1)

Le moyen le plus efficace de réfuter l'idée de la contagion, est de démontrer les contradictions et les bévues où tombent ceux qui s'efforcent d'en prouver l'existence. par exemple Scriber (2) témoin des ravages que la peste fit à Alep, assure que les francs se garantirent de la contagion, en se tenant fermés dans leurs maisons dont les couvertures sont faites en terre, & que l'air contagieux ne s'élevait pas si haut. Après, comme s'il avoit oublié ce qu'il vient de dire, il ajoute qu'on remarqua que les oiseaux ne voloient pas sur les lieux pestiférés, parce qu'un nuage chargé de la contagion s'élevait à cette hauteur, & infectoit l'air. il assure avoir observé lui-même

(1). Lientaud. de la peste. pag. 86.

(2). de Sestientia. pag. 6. et suis.

Ce usage pestiféré. tant il est vrai que l'imagination en impose facilement aux personnes prévenues, et leur fait illusion... le même Sreiber dit avoir vu en l'air, pendant la peste, des globes d'un feu blématique, et des vapeurs très livides sortir de la bouche des pestiférés. il ajoute, Comme une nouvelle preuve de la peste dont l'air étoit imprégné, que ses instruments de même que son épée pendue à sa tante étoient devenus noirâtres et livides.

Sorbaix professeur à Vienne (1) prétend aussi avoir observé que les oiseaux suivoient la contagion, qu'ils avoient descrite l'Autriche pendant la peste, et que ceux qui étoient dans les cages, mourroient dès qu'on les mettoient aux fenêtres.... Que ces sortes de relations sont bien propres à justifier la maxime judiciaire: quod preoccupatus systemate animus jussit, id eloquentur experimenta.

De Célèbres médecins ont prétendu que la peste étoit causée par des vapeurs fétides, et d'autres aussi Célèbres (2) ont au contraire regardé ces vapeurs, comme l'antidote de la peste. En conséquence on fit ouvrir à Londres toutes les fosses des latrines, par l'avis des médecins, et cette odeur repandue dans la ville fit disparaître la peste.

Les Vénitiens attribuoient la peste (3) qui désola leur ville en 1349 à un tremblement de terre. à Odzacos ce fut un tremblement de terre qui délivra, dit-on, cette ville de la peste. (4)

Plusieurs savants médecins ou philosophes ont cru que la peste étoit principalement produite par les chaleurs de l'été, qui corrompent l'air, les eaux et les aliments &c. mais l'expérience n'est pas favorable à cette opinion. Fernel (5) assure qu'on a vu souvent des Étés très chauds sans aucune apparence

(1). Cousil. med. de peste. ann. 1679. pag. 137. et 140.

(2). mém. de l'acad. des Scien. ann. 1751. pag. 137.

(3). Cajus Britann. de Ephem. pag. 29.

(4). Sreiber de Pestilentia. pag. 75.

(5). de abditis rerum causis. lib. 2.



de peste, et qu'au contraire on a éprouvé que la peste commençoit ses ravages dans l'hiver, et qu'elle cessoit pendant l'été, ou l'automne. En effet en 1664. la peste commença à Londres au mois de décembre (1). à Varsovie, au mois de may (2). à Alep elle finit ordinairement lorsque les grandes chaleurs arrivent (3).

D'autres savants non moins célèbres ont assuré que les feux allumés dans les lieux affligés de la peste, étoient capables de chasser ou détruire la peste. on a éprouvé le contraire. Mead rapporte que la peste fut tellement irritée à Londres par des feux allumés dans les places, que pendant la durée de ces feux, il mourut 7 à 8 fois plus de monde qu'avant et après (4).

à Toulon le maire de la ville (5) à la sollicitation des habitants fit allumer des feux devant chaque maison, mais il n'en résulta aucun avantage. la peste y fut pour le moins aussi meurtrière qu'auparavant.

à Varsovie l'incendie d'une partie de la ville ne fit que doubler les ravages de la peste (6).

On a toujours observé que les fièvres malignes très meurtrières, c'est à dire la peste, s'engendroient facilement dans les armées qui séjournoient longtemps dans un même camp, ainsi que dans les villes assiégées, surtout lorsque le siège traînoit en longueur, et que les assiégés étoient réduits par la disette à se nourrir d'aliments mauvais, corrompus et mal sains.

Au siège de Bleda, les assiégés manquant de tout, et étant réduits à se nourrir de très mauvais aliments, furent affligés de la plus cruelle peste, tandis que l'armée royale, qui en faisoit le siège, en fut totalement exempte. or Combien de moyens continuels et inévitables de communication n'y a-t-il pas entre les assiégeants et les assiégés? Comment

(1). Loob. Sag. 10.

(2). Erudetius. VVarso. Shysi. illustr. pag. 71.

(3). Rassel. naut. histor.

(4). de peste. pag. 275.

(5). D'entrechamps. relation de la peste de Toulon. Sag. 149. et suivantes.

(6). Erudetius. Mysica. illustra

l'obligerait. ou dans les attaques continuelles, dans les Défenses, dans les forties? voit-on que les assiégés refusent de recevoir les soldats trans fuges, qui se rendent au Camp? voit-on que l'armée victorieuse hésite de s'emparer de la ville pestiférée, lorsqu'elle ne peut plus résister, soit par la force en lui donnant l'assaut, soit par la Composition? La Contagion n'est donc qu'une chimere pour les hommes de Courage, et un épouvantail pour les hommes faibles et pusillanimes.

Sydenham a écrit que l'opinion de malignité a causé plus de mal au genre humain, que l'invention de la poudre à Canon. C'est un peu exagéré, mais je pense qu'on pourroit le dire à plus juste titre de la Contagion.

Comment cette idée de la Contagion, dont les grecs ni les Latins n'avoient jamais accusé la peste, est elle venue à l'esprit des médecins, qui leur ont succédé? je crois que le luxe en est la principale Cause. Combien les aïances, les Commodités, et les agréments si raffinés, si multipliés par les différents arts du luxe, qui se sont introduits parmi nous, rendent la vie agréable à la plupart des hommes; Et combien ils fortifient et afferment les liens qui les y attachent. or de cet attachement extrême à la vie, naît nécessairement la crainte excessive de la mort, dont la seule idée fait trembler aujourd'hui le plus grand nombre des habitants des villes; de là vient encore cette horreur que l'on a pour tout ce qui paroît menacer la vie, et l'ardeur avec laquelle on desire et l'on recherche tout ce qu'on croit propre à éloigner le Danger qui la menace. on veut surtout que les ministres de la santé s'occupent de ce soin, et qu'ils fassent tous leurs efforts pour y réussir. Ceux cy en cherchant à se rendre agréables et à

S'attirer la plus grande confiance, affectent de donner dans ces vues. C'est ainsi que pour mieux faire valoir leurs services, et se rendre plus nécessaires, ils imaginent la Contagion, ils inspirent la peur, ils conseillent des précautions, ils présentent des préservatifs, et par ce moyen ils rendent cette espèce d'hommes plus faibles, plus efféminés, plus pusillanimes et plus dépendants de la médecine.

Des médecins de cette trempe, et peut-être faibles eux-mêmes, n'ont pas eu honte d'enseigner et de persuader qu'il falloit brûler tous les meubles, tous les effets, tous les ustensiles qui avoient servi à des malades soupçonnés de Contagion; qu'il en falloit même craindre les fumées et les vapeurs élevées par le feu, et portées par les vents, et les éviter avec le plus grand soin. ils n'ont pas même craint d'affirmer qu'ils avoient vu la fumée porter la Contagion des habits brûlés, dans les lieux où le vent la chassoit, tandis que le côté opposé en étoit exempt. (1)

Il se présente icy une réflexion bien naturelle. la peste est une maladie épidémique dans le levant, elle y regne à peu près tous les étés. on croit communément qu'elle est produite par l'intempérie du climat, d'autres en cherchent la cause dans les inondations périodiques du nil, et pensent qu'elle se repend de l'Égypte dans les autres provinces de la domination ottomane. toutes les pestes qui ravagent en différents temps les diverses parties de l'Europe sont regardées comme apportées de ces provinces (2). de là viennent toutes les précautions dans nos ports de mer, pour empêcher l'importation de cet horrible fléau.

Mais le climat du Levant est aujourd'hui, ce qu'il fut autrefois, les inondations du nil sont aussi anciennes que le nil même. Cependant

(1). Loob. Sag. 356. 360... Sorbait. Consil. méd. de Seste. vienn. pag. 52. mead de peste. Sag. 251.

(2). M. Lieutaud ne pense pas de même. voyez ci devant.

nous ne voyons point que les Grecs & les romains qui fréquentoient plus que nous les provinces, prissent aucune espèce de précaution, ni qu'ils fussent attaqués de la peste plus souvent que nous. la peste la plus considérable que la grece ait eue, est celle d'athènes, du temps d'hypocrate & de thucydide. la plus funeste chez les romains paroît être celle, qui ravagea la ville & les campagnes l'an de Rome 294. (1) mais ces pestes ne peuvent point être comparées à celle de marseille, où il périt 60. mille habitants, ce qui excède peut-être la population de l'attique, et peut-être aussi celle de Rome, dans le temps dont nous parlons. il est bien vraisemblable, comme nous l'avons déjà remarqué, que la cause de cette différence vient de ce que les grecs & les romains ne connoissoient pas la malheureuse invention des hôpitaux de force, ils n'avoient pas l'art de prendre des précautions sages, ou la science funeste de se frayer mutuellement.

L'histoire nous apprend que presque tous les princes de l'europe, animés du saint enthousiasme ont été avec des armées formidables porter la guerre dans la syrie, dans l'egypte, et dans la saternie, et par occasion dans la grece, dans le pieux dessein de conquérir le S. Sépulcre. une foule innumérable de ces guerriers reçut, à la vérité dans ces lieux saints, la palme, peut-être un peu précocement, du martyre. mais parmi ceux qui eurent le bonheur d'échapper au fer des infidèles, aux trahisons de leurs frères, & à leurs propres dissensions, il y eut des rois, des reines, des princes, des seigneurs, et un nombre infini de soldats qui avoient habité long-temps ces climats suspects; il y en eut qui, par goût, avoient eu des intelligences étroites avec des infidèles, & un très grand nombre qui avoient eu avec eux des relations forcées. cependant ils ne furent ni purifiés ni



désinfectés, et néanmoins ils ne rapportèrent à leur retour dans leur patrie pas un grain, pas un atome de peste.

Quoyqu'il n'y ait aucun rapport entre la peste de marseille et notre Épidémie, il ne faut pas s'y avoir dans l'une et dans l'autre des circonstances, qui se ressemblent. In effet les effets de la crainte et de la préoccupation ont été également funestes et ont aggravé les malheurs de l'Épidémie, pour le moins autant que ceux de la peste.

7^e Remarque.

C'est à tort que l'on a fait usage des descriptions des maladies des animaux données par Virgile, Lucrèce, et Ovide, dans l'ouvrage intitulé instructions et avis aux habitants des provinces méridionales de la France, sur la maladie putride et pestilentielle qui détruit le bétail, à Paris de l'imprimerie royale 1775. Ces passages rapportés, comme ayant des rapports très frappants avec notre Épidémie, ne lui sont nullement applicables.

La plupart des interprètes rendent les accidents pour les signes ou symptômes de la maladie des bœufs. Virgile dit qu'on les voyoit tomber, expirer au milieu des champs qu'ils labouroient avec vigueur, et dans le temps qu'on s'y attendoit le moins. Ceux au contraire qui avoient été atteints de l'Épidémie d'Aquitaine trainoient une vie douloureuse et languissante, et ne terminoient leur pénible carrière, qu'au bout de dix à douze jours, consumés par la fièvre, par l'inflammation et la gangrène des entrailles. La mort subite et imprévue qui enlevait les bœufs au moment où ils paroissent plus sains et plus vigoureux, et l'universalité de la maladie qui s'étendoit généralement sur les animaux de toute espèce, détruisent

toute idée de rapport entre cette maladie et celle de nos jours.

D'autres passages ont encore moins de rapport à l'Épibootie qui a ravagé nos provinces. Virgile raconte les symptômes de la maladie dont les chevaux étoient atteints durant cette Épirootie générale. voici comme il décrit le sort funeste de ces braves coursiers.

*Labitur infelix studiorum, atque immemor herbae
victor Equus* - - - - -

et natibus ater

Sanguis et oblietas fauces premit aspera lingua.

il est évident que les symptômes qui accompagnent la maladie, dont les chevaux étoient si cruellement tourmentés, ne faisoient convenir aux bœufs. le dernier accident qui, selon le poète, terminoit la vie de ces animaux est encore moins applicable aux bœufs, et fait voir combien étoit violent le genre de mort qui les enlevoit, et combien en même temps il étoit différent de celui qui tuoit les bœufs.

ipsi que suos jam morte sub agra

discittos nudis laniabant dentibus artus.

C'est donc par méprise qu'on a attribué aux bêtes à corne, ce que Virgile raconte des bêtes à laine, des chevaux &c. peut-être l'auteur entraîné par l'ardeur de la composition, n'a-t-il pas donné toute l'attention qu'il auroit pu au sens de ces passages; il a pris indifféremment dans la description du poète, tout ce qui lui a paru conforme à l'idée qu'il avoit de notre Épirootie.

Les Commissaires du Roy ont beaucoup insisté, sur les dangers

des habits laine, à l'égard des personnes qui traitent ou qui approchent les bêtes malades de l'épibootie, ils la regardent comme une retraite commode pour la contagion, et dans laquelle les germes se conservent et se renferment par préférence. ils appuient leur sentiment de l'autorité de Virgile lorsqu'il dit

» Verum etiam invisos si quis tentarat amictus &c.

Cela ne prouve rien contre la laine précédemment, le poète venoit de dire avant
nam neque erat corii usus: nec viscera quisquam,
aut audis - - - - -

Virgile entend par invisos amictus, les peaux des brebis, dont les bergers et les habitants de la Campagne s'habillent dans les pays pauvres, mais abondants en troupeaux de cette espèce, comme dans nos landes. C'est ce que le poète appelle telas putres, morbo illuvieque porcula vellera. Et il n'est pas étonnant qu'on eût en horreur les Cuirs de ces bêtes, et qu'il fût même dangereux de s'en couvrir. la corruption de ces bœufs étoit parvenue au point que ni l'eau, ni le feu ne pourroient pas la détruire, et qu'il n'étoit pas même possible de les manier.... Ces savants persuadés que l'épibootie décrite par Virgile avoit de très grands rapports avec l'épibootie d'Aquitaine, ont pris strictement quelques fictions, que le poète, usant de ses droits, avoit inventées pour orner sa narration, et lui ont prêté sans y penser des sentiments qu'il n'avoit jamais eu. par exemple ils lui ont fait dire, que le sang qu'on tiroit aux bœufs malades par la saignée, étoit noir, tandis qu'il n'est nullement question de saignée. il s'agit au contraire du sang des victimes, que les prêtres immoloient, et il étoit si peu noir, qu'il ne teignoit qu'à peine le sable.

Et les conteurs des Sacrificateurs. Dans le vrai tout le discours de Virgile dans cette occasion, n'est que fiction poétique, de même que lors qu'il dit que les prêtres surpris des prodiges qu'ils observoient, n'avoient pas la force de répondre aux questions des Dévots. Virgile rapporte les différents miracles, il dit entre autres que lorsqu'on la victime tombait mourante aux pieds du Sacrificateur, au moment qu'il se préparait à l'immoler.

Sepe in honore deum medio flans hostia ad aram

Il est certain qu'il ne faut pas chercher dans Virgile l'Épibootie qui ravage l'Aquitaine, on ne la trouvera pas plus dans Lucrèce ni dans Ovide.

Lucrèce au 6.^e Livre de son poème *de rerum natura*, fait une description fort étendue de la peste qui ravageait l'Attique et principalement la ville d'Athènes du temps d'Hippocrate, il la décrit d'après Thucydide qui en fut attaqué lui-même. mais cette maladie est encore moins applicable à la maladie actuelle des bêtes à corne, avec laquelle elle a beaucoup moins de rapport que celle qu'a décrite Virgile. Cette peste d'Athènes n'attaquait que l'espèce humaine, il n'est fait aucune mention des bêtes à corne dans la narration très-prolixes que Lucrèce fait de cette maladie, et tout ce qu'on en lit dans le poète regarde les hommes uniquement.... Lucrèce rapporte les différentes causes qui pourvoient avoir donné lieu à cette épidémie, elles sont les mêmes qui de tout temps ont été jugées capables de produire les maladies épidémiques, ainsi que les épirootiques, la corruption des lieux, le vice des aliments ou celui de l'air. il raconte ensuite fort au long les



funestes effets de cette peste; tous les habitants, dit-il, devinrent la proie de ce terrible fléau. Dans le principe le feu leur montoit à la tête, les yeux étoient enflammés, le gosier immodé d'un sang noir, et rempli d'ulcères interceptoit le passage de la voix, et la langue interprète des sentiments de l'âme, étoit âpre, rude et presque immobile et couverte de sang; de là, la cause du mal descendant dans la poitrine, et affligeant le cœur, les portes de la vie ébranlées, la laissoient échapper de toutes parts, le souffle de la respiration reprenoit une odeur cadavéreuse, l'esprit et le corps également affaiblis touchoient aux portes de la mort. Les chagrins de l'âme se joignoient aux maux du corps et se manifestoient par des plaintes et des gémissements.

----- omnes
inde Catervatim morbo mortique dabantur &c.

Le Poète ne parle que des hommes, il n'a pas même pensé aux bêtes à corne, et il ne paroît nulle part qu'elles fussent comprises dans cette maladie qui affligoit l'Attique. Lucrèce ne parle même qu'en passant des oiseaux de proie et des bêtes carnassières qui, dit-il, fuyoient l'odeur infecte des cadavres entassés et privés de sépulture, et qui, s'ils y touchoient, ne tardoient pas à périr.

multaque humi cum inhumata jacerent corpora supra
Corporibus &c.

il n'est pas douteux que Lucrèce dans la vue sans doute de rendre sa narration plus touchante et plus remarquable ne l'ait amplifiée et considérablement exagérée, car à prendre strictement ce qu'il rapporte des ravages de cette peste, la ville d'Athènes rendue déserte auroit été une

proye facile pour le premier ennemi qui auroit voulu s'en rendre maître.

----- Exhaustit Civibus orbem

----- omnes

inde Cæteratim morbo mortique dabantur

Cette peste enleva les citoyens d'athènes, ils étoient tous atteints de la maladie et livrés à la mort. voilà comme le poëte rapporte les effets de cette calamité; cependant dans ce même temps, les athéniens faisoient la guerre aux peuples liguriens du peloponèse, à la tête desquels étoient les braves lacedémoniens: et ils la faisoient avec tant de succès, qu'ils les forcèrent à implorer le secours du Roy des Serbes, l'ennemi légitime de tous les grecs, et qu'enfin après dix ans d'une guerre sanglante, et malgré tant de forces réunies, ils firent une paix honorable, ce qu'ils n'auroient certainement pas fait, s'ils eussent éprouvé tous les maux que Lucrèce leur attribue.

La maladie dont parle Ovide dans son 7.^e livre des métamorphoses, et qui selon lui devasta le royaume d'Égée, étoit un fléau envoyé par l'implacable Junon, pour venger l'injure qu'Égée mère d'Égée lui avoit faite, en lui dérochant les faveurs du maître des dieux, son époux. Car quoiqu'elle eût déjà reçu plusieurs outrages de cette espèce, elle souffroit toujours impatiemment les infidélités du grand Jupiter. il est bien évident que cette narration d'Ovide est une pure fable, comme le reste des métamorphoses. C'est un épisode dont le poëte a voulu orner son poëme, et qu'il a imité de Lucrèce. Les coupes sont corrompues par le souffle impur du vent de sud, dans Ovide, comme dans Virgile et Lucrèce, et les effets en sont les mêmes.

» Constat et in fontibus vitium venisse lacusque.

mais quand même nous vivions dans ces temps où le peuple auroit pu prendre



Cette fable pour une réalité, et se persuader que cette peste eut réellement régné dans le royaume d'Égine, que du nom de sa mère il appella Égine, et qu'elle y eut causé tous les ravages, tous les malheurs rapportés par Ovide; sorte que Jupiter pour réparer la perte immense de l'espèce humaine, eut été obligé de transformer les fourmis en hommes, qui de leur origine furent appelés mirmidons, jamais néanmoins elle ne pourroit être comparée à notre Épirotie, qui n'attaque que les bêtes à cornes.

Il est bon d'observer que ces mots de la narration d'Ovide tristes penetrant ad viscera morbi, ne signifient pas dans ce poète, que les animaux malades sont constipés. Le poète veut dire et dit en l'effet que les entrailles des victimes étoient tellement corrompues qu'elles avoient perdu toute qualité propre à la divination; et que les aruspices n'y pouvoient plus découvrir les avertissements ou réponses des Dieux.

On convient généralement que les Poètes sont bien plus propres à égayer la sécheresse ennuyeuse de nos mémoires, qu'à nous donner une idée juste des maladies qu'ils décrivent. occupés du soin d'embellir leur narration, ils courent après les ornements, et les prodiguent souvent aux dépens de la fidélité, et de l'exactitude, leur objet principal est d'intéresser et de plaire, plutôt que d'instruire.

J'estime infiniment les talents et les lumières des auteurs dont je relève icy les erreurs, ils sont trop convaincus de la faiblesse de notre entendement pour s'arroger une infailibilité, à laquelle les médecins n'ont pas certainement droit de prétendre.

Conséquences qui dérivent des remarques cy dessus.

L'Épirotie est un mal insurmontable, aussi indépendant des forces humaines,

que le cours du soleil et des autres astres.

Le massacre des bêtes malades est insuffisant pour arrêter la communication et la propagation du mal, il est de plus nuisible par les dépenses qu'il occasionne, sans aucun fruit; quoique les particuliers obtiennent en dédomagement le tiers de la valeur des bêtes qu'on sacrifie; la perte des sommes employées à cet usage tourne toujours au préjudice de l'Etat, et par contre coup au préjudice de ces mêmes particuliers, qui doivent contribuer de leur côté part aux besoins publics.

D'après la décision de la faculté de Sadowe, et surtout d'après notre expérience, on peut permettre de tuer des bœufs, et d'en débiter dans les boucheries⁽¹⁾ et de s'en nourrir sans le moindre danger durant l'épizootie; comme aussi d'exploiter les suifs et les cuirs, surtout en indiquant les tanneries et ateliers où ils pourrout être préparés, avec défense, si l'on veut, de les exporter crus hors des pays malades. Ces précautions préviendront tout danger, supposé qu'il y en eût, et ne peuvent point causer le moindre préjudice, ni aux lieux qui étant infectés, n'ont rien de plus à craindre, ni aux pays préservés, parcequ'ils n'y feront apportés qu'après avoir passé par le feu, et par la chaux, ce qui détruirait les miasmes ou les germes prétendus de l'épizootie, suivant les partisans même de la contagion.

Nous sommes d'autant plus fondés à regretter les suifs et les cuirs, que la peau de ces animaux n'ayant jamais paru altérée, comme l'attire M. Bellerocq dans la description qu'il fait de l'épizootie publiée en 1774. La nature sembloit nous avoir réservé ce dédomagement de nos pertes. L'on a jugé notre épizootie, sur l'épizootie de Salles, de Johelin, de la Guadeloupe, et sur celle de Virgile, Lucrèce et Ovide. Et sur ce principe, trop facilement adopté,

(1). chose remarquable, pendant que les bœufs étoient en proie à l'épizootie, ils étoient plus gras, plus charnus, plus robustes; et les pâturages et fourrages meilleurs et plus abondants qu'ils n'avoient été depuis plusieurs années.

on a conçu des Craintes, inspiré des précautions que Ces maladies particulières ont pu éprouver. Des arrêts du Conseil ont prohibé l'exploitation des Cuirs, ont ordonné d'enterrer les bêtes entières, et défendu de les écorcher. on n'a pas Considéré que Ces Épidémies sont des maladies particulières, bornées à un village ou à quelque recoin d'un isle, qu'elles font de peu de durée, et qu'elles attaquent également les hommes et les autres animaux. au lieu que la maladie qui fait l'unique objet de nos recherches, n'affecte que la seule espèce des bêtes à Corne; qu'elle attaque, qu'elle dévaste tous les royaumes de L'Europe, par parties et à différentes reprises, qu'elle y règne depuis les premières années de Ce siècle et qu'en fin depuis le printemps de 1774. Elle a parcouru et ravagé L'aquitaine. voilà le Caractère de notre Épidémie bien différente des Épidémies auxquelles on a voulu L'assimiler. voilà Ce qu'il falloit Considérer, pour ne pas tomber en erreur et ne pas aggraver les malheurs déjà trop grands, dont nous sommes accablés.

Ce qui ajoute encore à nos regrets, et qui les justifie, C'est que les Commissaires n'ignoroient pas qu'en 1745. la normandie éprouva le même fléau, et que les Cuirs ne communiquoient pas les maladies; Ce qui auroit bien dû les rassurer sur le danger qu'ils ont appréhendé, de La part de L'Épidémie d'aquitaine, qui ne diffère en rien de Celle de 1745.

il suit encore de nos principes que toute prohibition absolue, et sans restriction de Communiquer, est très nuisible, parce qu'elle prive les pays réservés, et ceux qui sont délivrés, du Commerce si nécessaire pour les besoins de la vie, sans que dans

aucun Cas, dans aucun sens, il en puisse résulter rien d'utile, pour empêcher la propagation de la maladie.

Les Serboimes qui vivent dans l'abondance ne peuvent pas comprendre les inconvénients sans nombre qui naissent de la prohibition du Commerce; il n'y a que ceux qui les ont éprouvés, qui puissent bien le dire. on peut en outre s'assurer que la prohibition faite aux pays affligés de communiquer entre eux, est encore onéreuse, sans fruit, sans utilité quelconque, puisque la maladie y étant déjà établie, il n'est pas à craindre qu'elle y soit apportée; au lieu que la liberté de communiquer entre eux ne pouvant nuire à Serboime, ferait un grand soulagement pour les malheureux habitants de ce pays, ils pourroient vendre les fruits de leurs récoltes, ils pourroient transporter, vendre et acheter les denrées de première nécessité, ce qui n'empêcherait pas ceux que la prévention ou la terreur auroient préoccupés, de sequestrer leurs bêtes comme bon leur sembleroit.

Il seroit très vraisemblable qu'on pourroit bien dérober à l'épizootie des victimes, si le gouvernement donnoit aux habitants des pays dévastés par ce fléau, lorsqu'ils en sont totalement délivrés, la liberté d'aller se pourvoir dans les pays menacés et même attaqués, des bœufs et des vaches, attendu qu'il est démontré, que le plus grand nombre des bêtes immatriculées des pays infectés, dans ceux qui sont délivrés de l'épizootie, s'y sont bien conservés. Le gouvernement ne devroit pas seulement permettre cette migration, il devroit, ce me semble, l'encourager par des secours. Quel avantage ne seroit-ce pour l'Etat? par là il procureroit



aux pays ruinés les moyens de se rétablir, il diminueroit les pertes de ceux qui sont exposés aux ravages de la maladie, en leur fournissant l'occasion de tirer parti des bêtes qu'ils ne peuvent éviter de perdre, et il en leveroit à l'Épibootie le plus grand nombre de celles, qui, sans cette opération, sont comme dévouées à une mort inévitable.

Il n'est donc rien de si inutile contre l'Épibootie que ce qu'on appelle des Préervatifs, et que l'on emploie avec tant d'appareil. Concluons enfin que nous aurions infiniment moins souffert, s'il nous eût été permis d'exploiter les Cuirs et les Suifs, de communiquer entre nous, pendant que nous éprouvions les funestes effets de l'Épibootie, et que les précautions ordonnées par le gouvernement, à la sollicitation des Commissaires, ont rendu notre situation de plus fâcheuse. La crainte qui, pendant les débâcles causées par ce fléau, s'étoit emparée de l'esprit des pauvres laboureurs, a fait de nouveaux progrès, depuis l'arrivée des troupes qui ont exécuté avec l'appareil le plus imposant les ordres dont elles furent chargées. Je ne parlerai point des procédés violents, injustes et rigoureux dont on a usé à l'égard de quelques paysans, sans égard à leur grossièreté et à leur ignorance, si digne d'indulgence et de pitié; en sorte que dès que ces pauvres gens avoient un bœuf excédé de travail, ils le regardoient comme perdu et couroient le dénoncer, soit pour se garantir des rigueurs et des peines dont ils étoient menacés, soit pour obtenir le dédomagement accordé par le Roy.

L'officier qui commandoit le détachement plein de

Zèle & D'activité faisoit abattre la bête sur le champ par provision, croyant sans doute ce parti le plus sûr & le plus prompt, parce que nous étions réputés pestiférés, que les précautions, les préservatifs étoient toujours supposés nécessaires, & que notre pays étoit hérissé de barrières impénétrables.

quelques laboureurs plus intelligents & moins timides ont caché leurs bêtes malades, & ne les ont point dénoncées, parce qu'ils ont reconnu qu'elles n'avoient que des maladies légères, qu'on pouvoit guérir & qu'on guériroit effectivement par le repos & quelques remèdes ordinaires.

Ces faits doivent bien convaincre que rien n'est plus préjudiciable que le massacre qui s'exécute à main armée. j'ai vu un subdélégué, au rapport que lui fit un Sarteur de la mort d'une ou tout au plus deux vaches, se rendre sur la Côte de la mer, où l'Épibootie n'avoit pas paru, pour faire abattre un troupeau de 700. Vaches, genilles &c. afin, disoit-il d'arrêter la maladie. il est bon d'observer que ce troupeau étoit continuellement sur le bord de la mer, & comme en prison par deux grands lacs, & qu'il n'entroit jamais dans le village, parce que ces bêtes étoient sauvages. le Sarteur auroit été bien embarrassé de dire de Luoy ces vaches étoient mortes, il ne les avoit pas vues malades, ni mourir; cependant ce troupeau fut réputé pestiféré. heureusement pour la province de Guienne que M.^{rs} Les Commissaires n'ont pas pensé de solliciter du gouvernement les ordres pour faire abattre les bêtes, dans le commencement de la maladie, nos



portes auroient été bien plus Considérables.

Il semble que la providence, Lors même qu'elle envoie le
mort porter la destruction sur les bêtes à Corne, prenne soin de se
ménager des ressources pour la Conserver l'Espece. Pourquoi
S'élever la nature, Et se mettre au hazard de détruire, Ce qu'elle auroit
peut-être intention de Conserver? Pourquoi priver Les pays affligés de
l'Espérance d'avoir part aux mêmes ménagements, Et d'obtenir de la
nature les mêmes ressources qu'elle nous a Conservées. L'on doit penser
que le fléau sous lequel nous avons gémi, est Supérieur aux
Connoissances humaines; qu'il est dans la nature un mal insurmontable
Et aussi indépendant du pouvoir Et de la volonté des hommes, que
les orages Et les tempêtes: Le Sarte le plus sage est donc de le
Supporter avec Courage, En évitant d'aggraver Ces malheurs par
des vaines terreurs, par des précautions ruineuses Et inutiles, Et par
des prohibitions qui ôtent au peuple toute ressource, Et ne lui
Laissent D'autre sentiment que celui d'une perte irréparable. /
